

[...]Divers ordres de valeur s'affrontent dans le monde en une lutte inexpiable. Sans vouloir faire autrement l'éloge de la philosophie du vieux Mill¹, il faut néanmoins reconnaître qu'il a raison de dire que lorsqu'on part de l'expérience pure on aboutit au polythéisme. La formule a un aspect superficiel et même paradoxal, et pourtant elle contient une part de vérité.

S'il est une chose que de nos jours nous n'ignorons plus, c'est qu'une chose peut être sainte non seulement bien qu'elle ne soit pas belle, mais encore *parce que et dans la mesure où* elle n'est pas belle – vous en trouverez les références au chapitre LIII du livre d'Isaïe et dans le psaume 21.

De même une chose peut être belle non seulement bien qu'elle ne soit pas bonne, mais précisément par ce en quoi elle n'est pas bonne. Nietzsche nous l'a réappris, mais avant lui Baudelaire l'avait dit dans les *Fleurs du Mal*, c'est le titre qu'il a choisi pour son œuvre poétique.

Enfin la sagesse populaire nous enseigne qu'une chose peut être vraie bien qu'elle ne soit et alors qu'elle n'est ni belle ni sainte ni bonne.

Mais ce ne sont là que les cas les plus élémentaires de la lutte qui oppose les dieux des différents ordres et des différentes valeurs. J'ignore comment on pourrait s'y prendre pour trancher « scientifiquement » la question de la *valeur* de la culture française comparée à la culture allemande ; car là aussi différents dieux se combattent, et sans doute pour toujours.

Les choses ne se passent donc pas autrement que dans le monde antique, encore sous le charme des dieux et des démons, mais prennent un sens différent. Les Grecs offraient des sacrifices d'abord à Aphrodite, puis à Apollon et surtout à chacun des dieux de la cité ; nous faisons encore de même de nos jours, bien que notre comportement ait rompu le charme et se soit dépouillé du mythe qui vit cependant en nous [*der mythischen aber innerlich wahren Plastik*]. C'est le destin qui gouverne les dieux et non pas une science, quelle qu'elle soit.

Tout ce qu'il nous est donné de comprendre, c'est ce que le *divin* signifie pour une société donnée, ou ce que l'une ou l'autre société considère comme tel. Voilà la limite de la discussion qu'un professeur ne peut dépasser au cours d'une leçon, ce qui évidemment ne veut pas dire qu'on aurait ainsi résolu l'immense problème de la vie qui se cache derrière ces questions. Mais alors d'autres puissances que celles d'une chaire universitaire entrent en jeu. Quel est l'homme qui aurait la prétention de réfuter « scientifiquement » l'éthique du Sermon sur la Montagne, ou par exemple la maxime « n'oppose pas de résistance au mal », ou encore la parabole des deux joues ? Il est pourtant clair que, du point de vue strictement humain, ces préceptes évangéliques font l'apologie d'une éthique qui va contre la dignité. À chacun de choisir entre la dignité de la religion, que nous procure cette éthique, et la dignité d'un être viril qui prêche tout autre chose, à savoir « résiste au mal, sinon tu es responsable de sa victoire ».

Suivant les convictions profondes de chaque être, l'une de ces éthiques prendra le visage du diable, l'autre celle du dieu et chaque individu aura à décider, *de son propre point de vue*, qui est dieu et qui est diable. Il en est ainsi dans tous les ordres de la vie.

Le rationalisme grandiose, sous-jacent à la conduite sciemment éthique de notre vie qui jaillit de toutes les prophéties religieuses, a détrôné le polythéisme au profit de l'« Unique dont nous avons besoin » ; mais dès qu'il fut lui-même aux prises avec la réalité de la vie intérieure et extérieure il s'est vu contraint de consentir aux compromis et aux accommodements dont nous a tous instruits l'histoire du christianisme. Mais la religion est devenue de nos jours « routine quotidienne ».

La multitude des dieux antiques sortent de leurs tombes, sous la forme de puissances impersonnelles parce que désenchantées, et ils s'efforcent à nouveau de faire retomber notre vie en leur pouvoir en reprenant leurs luttes éternelles. D'où les tourments de l'homme moderne qui se révèlent tout particulièrement pénibles pour la jeune génération : comment se montrer à la hauteur du quotidien ? Toutes les quêtes d'« expériences vécues » ont leur source dans cette faiblesse, car c'est faiblesse de n'être pas capable de regarder en face le sévère destin de son temps.

Tel est le destin de notre civilisation : il nous faut à nouveau prendre plus clairement conscience de ces déchirements que l'orientation prétendue exclusive de notre vie en fonction du pathos grandiose de l'éthique chrétienne avait réussi à masquer pendant mille ans.

« La science en tant que métier », 1919, trad. J. Freund, 1959 ; 10-18, 1963 pp. 83-85]

1 James Mill, historien, économiste et philosophe écossais (1773-1836)